Réseau d'Aide aux Toxicomanes

ACTE DU COLLOQUE

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS

DROGUES, RELIGIONS, MONDES VIRTUELS

MANIPULATION DU DÉSIR
ADDICTIONS ET LIBÉRALISME

ÉMELINE DE BOUVER

Simplicité volontaire et transition écologique comme voies de sortie de l'insatiabilité ?

JANVIER 2019

Émeline De Bouver

Simplicité volontaire et transition écologique comme voies de sortie de l'insatiabilité ?

Janvier 2019

LE COLLOQUE

Émeline De Bouver

Le thème de cette 8e édition sera Manipulation du désir, Addictions et libéralisme, et traitera avant tout de l'échappatoire dans la consommation effrénée que nous fait miroiter le monde capitaliste libéral, qui se révèle in fine le plus vicieux des enfermements.
Il s'agit au final d'un enfermement volontaire, voire pour d'aucuns d'une servitude.

Nous explorerons les transformations ou les émergences de nouveaux enfermements. En son coeur, l'impact de la logique de marché qui s'insère dans les recoins les plus intimes de nos propres convictions et travestit ou manipule nos choix de vie mais aussi nos choix religieux ou philosophiques.

Afin de quitter une fois pour toutes cette idée que l'addiction est une maladie qui se contracterait dans une enfance mal gérée ou qui ne s'installerait que dans un psychisme (pré)défaillant, nous tenterons de comprendre par quels rouages les consommations en tous genres transforment notre regard, manipulent nos comportements et contaminent nos affects.

Simplicité volontaire et transition écologique comme voies de sortie de l'insatiabilité ?

Merci de m'avoir invitée, je ne suis pas du tout habituée à parler devant ce genre de public, j'imagine que je vais essayer de faire certains liens et que vous serez là aussi pour faire le reste des liens par rapport à la thématique.

Je voulais partir de mes terrains : j'ai travaillé au sein des mouvements de simplicité volontaire qui aujourd'hui s'assimilent assez fort au mouvement de transition écologique, il existe en tout cas beaucoup de liens avec cela.
À partir de mes observations j'ai présenté une thèse à l'UCL sur la place du développement personnel et de discours sur la transformation intérieure chez les personnes qui entendent contribuer au changement écosocial. Je voulais comprendre la portée/le rôle/les enjeux de ces discours qui insistaient sur l'importance de changer soi-même et relier cela au changement social.
Ici je vais plutôt adresser la question de comment les différentes pratiques et discours qu'on observe dans la nébuleuse des initiatives de transition s'articulent à la volonté de sortir de l'insatiabilité tant collective qu'individuelle. Je terminerai sur quelques points d'attention qu'on pourrait donner au mouvement de la transition écologique au regard de cet enjeu.

Pour commencer un peu de définition :

La simplicité volontaire : c'est un concept qui vient de Richard Gregg, un disciple de Ghandi, qui a écrit un texte en 1936 déjà (Gregg, 1936), en associant ces deux termes avec toujours cette idée que vous retrouvez dans la plupart des définitions : il y a toujours deux aspects qui sont le moins et le mieux : « consommer moins pour vivre mieux » (définition que donne « Les Amis de la Terre », Association de l'éducation relative à l'environnement en Belgique). Dans la plupart des définitions, vous trouverez cette idée de « moins de biens, plus de liens », un mode de vie qui est « intérieurement riche extérieurement pauvre » (Elgin, 1981), avec toujours cette idée qu'à la fois on recherche une réduction, on veut à aller vers un désencombrement de l'espace, du temps etc. Et en même temps on cherche ce « plus », cet élargissement, cette quête d'un vivre mieux et d'une certaine abondance.

La transition écologique : il est très difficile de définir la transition écologique. C'est un terme qui contient énormément de références implicites par exemple au film « Demain », où au « villes et communes en transition » de Rob Hopkins. Depuis quelques années, la transition est devenue le mot à la mode qui est selon les contextes utilisé pour désigner la révolution, le changement social… C'est aussi le nouveau mot pour « développement durable » pour toutes les initiatives locales, pour la simplicité volontaire et les initiatives qui tournent autour de l'écologie quotidienne. Les définitions de la transition sont donc multiples et varient selon les acteur·rices qui se le réapproprient.

Dans cette large nébuleuse de la transition, on a affaire à toutes sortes de pratiques qui peuvent parfois sembler contradictoires ou au moins extrêmement variées. Cet éclectisme intrigue plus d'un·e observateur·rice. En effet, quand on regarde le mouvement dans son ensemble on voit à la fois des personnes qui roulent à vélo, qui mangent plus sain, qui vont marcher pour le climat, portent des idées écologiques en politique mais on voir aussi des personnes qui vont nous inviter à embrasser les arbres, se connecter davantage à la nature, ou encore pratiquer l'écopsychologie, le « travail qui relie » (Macy & Brown, 2005), faire du yoga, sensibiliser aux questions du réchauffement climatique et de dire qu'il faut faire son potager etc.

On voit se croiser différentes pratiques et quand les sociologues se ressaisissent de ces mouvements, ils scindent souvent ces pratiques, il·elles en prennent une partie en disant « Aujourd'hui on a vraiment un renouveau de l'engagement militant (Ion, Franguiadakis, & Viot, 2005; Pleyers, 2010), les gens commencent à mettre plus d'accent sur le fait de transformer leur mode de vie, de la consomm-action comme nouvelle forme d'engagement, on est plus centré sur des activités de care ou de soin de son potager de son environnement proche, etc ». Ou alors les analystes vont se ressaisir de la transition pour souligner l'aliénation des personnes qui la pratique : « Regardez ces mouvements : c'est un symptôme typique de « l'esprit du capitalisme » actuel (Boltanski & Chiapello, 1999) et de la « société d'épanouissement de soi » (Taylor, 2008) ». « *Les gens disent qu'ils font de l'engagement mais en fait c'est du repli sur soi. Ici on observe des pratiques et des discours qui ne font que vider l'engagement militant de toute sa substance, on assiste en fait au déclin*[1] *de tout ce qui était altruiste et engagé* ».

Et une troisième analyse qu'on peut retrouver, c'est celle de sociologues qui reprennent certaines pratiques, surtout celles qui s'apparentent à des pratiques spirituelles, en disant « Ici on assiste à l'émergence de nouveaux mouvements religieux qui recomposent le croire aujourd'hui et qui font des bricolages et arrangements autour de lien avec une nouvelle forme de spiritualité » (Champion, 1989; Garnoussi, 2007).

Ce qui m'a intéressée c'est de pouvoir faire des liens entre ces différentes analyses et les pratiques et discours dont il est question. Quand on côtoie des sociologues, on peut avoir l'impression qu'au final beaucoup sont à la recherche du nouveau mouvement ouvrier[2], ce nouveau mouvement social qui aura un impact fort sur la société.

Mais s'il est important d'observer la capacité des acteur·rices à

1. Pour explorer le lien dans les discours entre « développement personnel » et « thèse du déclin » voir (Marquis, 2012)
2. Mouvement ouvrier qui a accompagné l'Âge d'or de la sociologie

se fédérer, se rassembler, faire mouvement. Il me semble intéressant également de regarder la diversité des discours et des pratiques et leurs éventuelles complémentarités. Ce n'est pas parce que différentes formes d'engagement ne dialoguent pas ensemble et même se jugent les unes les autres qu'elles ne participent pas d'une même transition. J'ai donc voulu creuser et donner la parole aux acteur·rices qui mettent l'accent sur cette dimension existentielle du changement social, sur ces pratiques et discours que l'on appelle la transition intérieure.
Alors que d'autres chercheur.es analysent la possible articulation entre différentes visions de la crise écologique (Luyckx, 2014), je me suis intéressée aux différentes conceptions du changement social qu'on trouve dans les mouvements qui entendent répondre aux crises. L'idée est de trouver une façon de pouvoir regarder toutes ces différentes pratiques des transitionnaires ou des simplicitaires en les mettant en lien avec le sens que les acteur·rices leur donnent.
Pour chaque type de discours analysés, je ferai ensuite le lien avec la question de l'insatiabilité.

Toutes les pratiques et discours qui s'articulent au sein des mouvements de la transition sont portées par des personnes qui entendent chacune à leur manière participer au changement écosocial mais qui analysent de façons différentes ce qui fait changement et donc ce qui constitue aujourd'hui la priorité.

On peut diviser arbitrairement cette nébuleuse en quatre ensembles.

Modes de vie - écocivisme : On a tout d'abord un ensemble de discours et de pratiques qui valorisent principalement le changement de mode de vie, l'écologie quotidienne, les écogestes. Les mouvances et dénominations autour de cette vision de l'engagement écologique sont nombreuses : zéro déchet, minimalisme, l'alter-consommation, simplicité volontaire, sobriété heureuse, colibrisme, etc. On peut observer avec cette lecture une analyse de la surconsommation comme un problème de pratique et de techniques (Luyckx, 2016). Il s'agit aujourd'hui de s'entraîner de par la répétition, mettre en pratique des nouvelles techniques de consommation et aussi par la recherche de changer le type de consommation, pour sortir des consommations qui sont polluantes, non-soutenables, extractivistes, porteuses d'exploitation en termes humains et autres dérives.

Lien - convivialisme : A côté des démarches parfois extrêmement individuelles de transformation de mode de vie, nous trouvons un autre ensemble de discours et pratiques qui mettent davantage l'accent sur l'urgence sociale ou relationnelle. L'idée est alors qu'aujourd'hui ce qu'il s'agit de faire en priorité, c'est créer des réseaux, des groupes conviviaux. Et les propositions sont nombreuses : vous avez tous les groupes d'achats en commun, les services d'échange locaux, les potagers collectifs, les « transition town » (les villes et communes en transition) qui sont vraiment aussi à l'origine de l'appellation du mouvement de la transition (Hopkins, 2008). L'idée est ici que analyser la cause de la surconsommation ou d'une de ses conséquences qui est la crise écologique, il faut aller la trouver dans un problème d'organisation sociale, qui crée et renforce énormément l'isolement, la solitude, l'absence de liens, de transmission. Pour ces personnes, s'engager pour l'écologie c'est dès lors retisser des réseaux locaux qui permettent la transmission des savoirs, des savoir-faire, des savoir-être, la convivialité. On a derrière une conception de la société de consommation comme une « société de la consolation » ou en fait toutes nos consommations viendraient aussi combler ce manque de relations, ce vide social.

Écomilitance : À côté de ces deux premiers ensembles, vous avez d'autres discours et pratiques qui se revendiquent de la transition écologique mais qui ressemblent davantage au militantisme dit « classique ». Pour ce troisième ensemble de personnes, ce qu'il s'agit de faire aujourd'hui c'est de transformer les institutions, développer des nouveaux indicateurs de richesse, entrer en décroissance, combattre l'obsolescence programmée et la publicité par des actions collectives classique, etc. Pour eux·elles, le problème de la surconsommation, c'est un problème institutionnel, une conséquence d'un système dévastateur. Ce sont nos institutions, la structure économique qui d'une certaine manière renforce les besoins. Ce sont des contraintes du système qui pèsent sur les individus et qui les encouragent ou peut-être même créent des besoins et créent ou renforce cette surconsommation. Vous trouvez cette idée qu'aujourd'hui le problème est vraiment socio-politique et que tant que, comme le disait Dominique Bourg, « *L'État sera considéré comme le facilitateur du commerce international* » et que le citoyen sera considéré dans son rôle de consommation, tant que l'on aura des institutions qui valoriserons ces deux aspects-là, on ne pourra pas sortir du problème puisque les contraintes et incitant à sur-consommer sont trop forts. Etre un·e bon·ne citoyen·ne est encore souvent vu comme participer à la société par nos actes d'achats.

Transition intérieure et culturelle : Pour aborder un dernier ensemble de discours et pratiques, on peut citer Serge Latouche qui dit que ce qu'il s'agit de faire aujourd'hui c'est de « décoloniser notre imaginaire » (Latouche, 2006) ou Christian Arnsperger qui va nous dire que ce qu'il faut faire aujourd'hui c'est déconstruire « notre capitalisme intérieur » (Arnsperger, 2010). Ces auteur·es rejoignent les acteur·rices de la transition écologique qui nous affirment que le défi aujourd'hui est culturel et existentiel. Dans la simplicité volontaire, on me le répétait tout le temps : il s'agit que chacun·e se pose en « agent·e de changement culturel » (Grigsby, 2004), soit porteur·euse d'une nouvelle culture qui permet de redéfinir toutes les grandes notions qui traversent nos quotidiens : économie, travail, bien-être, etc. avec cette idée que le problème est culturel, on a toute une série d'héritage historico-culturels et même théologiques qui posent problème aujourd'hui notamment dans la représentation de la nature avec un être humain conçu comme extérieur à la nature, la nature conçue comme un ensemble de ressources dans lequel on peut puiser de manière insatiable (Luycks, 2014). Certain·es vont dire que le problème est l'héritage historique de cette peur de manquer qui nous habite et qui s'est transmise de génération en génération, notamment depuis les guerres. D'autres vont dire que le problème c'est la conception matérielle du progrès que la modernité nous a légué, avec cette idée que la vie réussie (Cassiers et al., 2011), même dans les mouvements alternatifs, même si on souhaite, même si on dit que ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur, ce n'est pas ça qui fait la vie réussie , on se rend quand même compte qu'on a envie que nos proches aient suffisamment. Il y a beaucoup de témoignages qui montrent qu'il y a pas mal d'ambiguïté par rapport à cette question de comment on se situe comment on peut redéfinir complètement le progrès. Et avec cette idée dans les mouvements de transition qu'il s'agit vraiment de transformer la représentation et qu'il y a tout un travail culturel à faire là-dessus. Je passe un peu plus de temps sur ce dernier large semble parce qu'il est souvent moins connu. Il y a de nombreux discours aujourd'hui dans la transition qui vont valoriser plutôt la méditation, des pratiques de reconnexion à la nature, de développement personnel ou spirituel, d'introspection pour faire le tri entre besoins, désirs, envies et avec toute cette idée aussi qu'il s'agit aujourd'hui, (vous avez quand même beaucoup de gens dans ses mouvements qui parle de coaching ou d'autres formes de thérapie) de promouvoir une autre forme d'abondance, sortir d'une quête d'abondance par les biens matériels et pouvoir trouver une autre façon de nourrir notre soif d'infini, notre soif d'illimité par une abondance qu'elle soit relationnelle, spirituelle, esthétique, artistique etc. Vous avez toute une série de pratiques qui entendent répondre à cette analyse du problème de la surconsommation et de l'écologie comme problème de l'ethos d'un système (Weber, 1964 [1905]), de la logique du système capitaliste vu comme un système qui nous encourage la négation de la finitude, un capitalisme qui est le système par excellence qui nous promet que si on

a un pouvoir d'achat qui grandit toujours plus, on pourra même arriver au bout de la mort (Arnsperger, 2005), tous nos problèmes pourront être résolus, et surtout, ce qui est pour les auteurs qui travaillent là-dessus et pour ce qui est un invariant anthropologique, notre grande difficulté face à la finitude et tous ses corollaires, la maladie, la contrainte, la vulnérabilité (Bauman, 1992; Becker, 1973; Brown, 1959).
L'analyse sur laquelle se base les acteur·rices mais aussi les auteur·es des mouvements (je les lie parce que ce sont des mouvements où les gens ont souvent un haut niveau de diplôme et donc utilisent pas mal les auteur·es. C'est difficile de séparer clairement les acteur·rices de mouvement puis ceux qui les pensent). On a donc tout une série de personnes qui pensent que l'enjeu majeur de la crise écologique aujourd'hui, c'est individuellement et collectivement de développer un autre rapport à soi-même, de pouvoir transformer notre conception anthropologique et notre culture pour intégrer la limite et tout ce qui permet de sortir de la logique du « toujours plus ».

Vous vous doutez que l'outil proposé trace des lignes artificielles et que les séparations ne sont pas aussi claires et que sans doute les différentes formes d'actions peuvent aussi changer de case selon la manière dont les acteur·rices les envisagent.

Je vais maintenant reprendre chaque cadrant et le mettre en lien avec l'insatiabilité.
Modes de vie : quand on se trouve dans une logique d'écologie quotidienne (écogestes vie simple conçue comme une succession d'actes écologiques (avoir sa toilette sèche, rouler à vélo…)) la logique de l'insatiabilité n'est pas d'office questionnée. Je dirais qu'elle est en partie questionnée par certain·es qui insistent sur l'importance du « moins », de la réduction et qui voient donc une sortie de l'insatiabilité par les pratiques quotidiennes. C'est de dire que ce qu'il s'agit de faire aujourd'hui (alors malheureusement on reste souvent dans des discours forts à coup de volonté et de choix) c'est de choisir un autre mode de vie, choisir des nouvelles pratiques, et à force de pratiquer la réduction de la consommation ça va finir par s'inscrire par espèce d'habitude, retrouver des nouvelles habitudes.
Malheureusement par rapport à l'insatiabilité il semble que quand on reste, et surtout dans le côté individuel de la succession des petits gestes, la question du rapport aux « toujours plus », à l'insatiabilité, à la frénésie n'est pas toujours questionnée et peut mener à une frénésie de l'alterconsommation, le marathon du zéro déchet : au lieu de tout avoir on fait tout soi-même et on est dans la même logique de boulimie non pas spécialement d'accumulation d'objets (même si chez certain·es, on change juste le type d'objets et on retrouve une forme d'accumulation par la récupération comme vous pouvez voir des maisons complètement envahies de tout ce qu'on peut récupérer qui pourra quand même peut-être servir plus tard), mais aussi de cette boulimie d'activité où pour finir on fait son pain on apprend à faire ses vêtements, son potager, et on retrouve un peu cet état de limite épuisement et d'être tout le temps débordé qui aussi, selon certaines analyses, reproduit une certaine partie de la frénésie.

Lien, convivialisme : Quand on se retrouve dans la deuxième logique qui voit le changement comme un enjeu de création et renforcement du lien social, le rapport à l'insatiabilité est problématisé autrement. L'insatiabilité y est questionnée avec l'idée dont je vous parlais de « société de consolation » et l'idée que ce qu'il s'agit de faire aujourd'hui c'est de revaloriser la relation, recréer des lieux, des temps et des espaces où l'on peut se rencontrer et faire des choses ensemble, localement. La logique qui sous-tend cette quête de convivialité est qu'il nous faut déplacer l'insatiabilité vers les relations et de voir les liens comme un élément qui nous permet de nous détacher plus facilement de la surconsommation. L'idée étant qu'aujourd'hui, beaucoup de besoins relationnels sont masqués ou endormis par la surconsommation.

Écomilitance : Quand on se trouve dans la troisième logique, la place de l'insatiabilité est davantage analysée comme découlant d'un système et d'institutions qui contraignent le·la citoyen·ne à se comporter d'une

certaine manière. Les personnes qui militent contre la publicité, l'obsolescence programmée, le CETA, qui bloquent des multinationales… sont davantage dans une perspective de « manipulation du désir » (Arnsperger & Périlleux, 2013), que c'est le système qui nous contraint et qui crée ou renforce certains désirs. Dans cette perspective, l'insatiabilité est vue comme créée par des fausses croyances sur ce sur ce qu'est un·e citoyen·ne. Il s'agit alors de lutter contre des idéologies ou des croyances qui nous diraient que bien consommer c'est être un·e bon·ne citoyen·ne. Il s'agit alors de travailler sur le niveau institutionnel, de faire du lobbying, de prendre ou contraindre le pouvoir en place pour ne plus être manipulé et instrumentalisé.

Transition intérieure et culturelle : Quand on se situe dans cette quatrième vision du changement écosocial, ce qu'il s'agit aujourd'hui de changer ce sont nos imaginaires et notre perception de nous-même. L'insatiabilité est plus vue comme un héritage culturel et historique et donc il s'agirait peut-être aujourd'hui soit de revaloriser d'autres héritages soit de transformer certaines mémoires et dispositions héritées qui aujourd'hui nous placent dans une espèce de répétition du passé qui était valorisé comme cela.

Dans ce large ensemble de discours et pratiques, il s'agit aussi pour les simplicitaires ou les transitionnaires de réintégrer la limite, de rediriger leur soif d'infini vers l'immatériel. On a alors cette idée d'une insatiabilité qui est que nous sommes d'abord des « demandeurs d'immortalité » (Bauman, 1992). Que la surconsommation est inscrite dans cette aspiration toute humaine à « occuper toute la place » (Becker, 1973), à viser un élargissement (Arnsperger, 2009), une certaine croissance, à quelque chose mais qui est aujourd'hui complètement instrumentalisé par un système qui nous propose de répondre à cette aspiration, à ce désir uniquement par des aspects matériels et par tout ce que le pouvoir d'achat peut nous procurer.

Les différentes cases sont bien sur poreuses et interreliées. Et les acteur·rices passent régulièrement d'un cadrant à l'autre. Vous avez toute une série d'acteur·rices qui vont vous dire qu'ils ont par exemple commencé par « juste » faire un potager et faire des pratiques de zéro déchet et qui se sont rendus compte que leurs enfants sont soumis constamment à la publicité, que toute une série de dispositifs ne les soutiennent pas, que les pistes cyclables sont dans un état désastreux… Et qui du coup ont rejoint également des actions plus revendicatives.

Les deux analyses de l'insatiabilité qui se dessinent par la trame proposée ci-dessus sont fortement complémentaires. L'insatiabilité et les mécanismes qui nous poussent à la surconsommation sont expliqués comme d'une part venant d'un système économique qui nous contraint ou de pratiques qui nous sont imposées et d'autre part cette insatiabilité est vue comme inscrite dans une subjectivité qui en devient complice involontaire ou maladroite de certains mécanismes systémiques. Cette double analyse élargit la palette des réponses à donner pour sortir des fonctionnements incriminés il y a des mécanismes institutionnels à transformer, des pratiques alternatives à entrainer et imposer, des représentations culturelles à modifier et une conception de soi à envisager différemment.

Quand on met l'accent sur le rôle, de la logique du « toujours plus » dans la perpétuation du capitalisme, on se rend compte que cette logique imprègne de nombreux milieux se pensant « en dehors du système ». Prenons par exemple le monde de l'engagement aujourd'hui. Le syndrome de l'engagé·e, c'est celui ou celle qui pense qu'il·elle n'en fait pas assez. Le·la militant·e dans nos imaginaires, c'est celui ou celle qui est de toutes les luttes, de toutes les actions. Mais en réalité, la plupart des personnes engagées se perçoivent comme n'en faisant jamais assez. Je pense que les mouvements de la transition écologique nous donnent à penser cette question de « Est-ce qu'on ne doit pas redéfinir l'engagement et la manière dont quand nous participer au changement social, on intègre cette limite ? ». Comment penser l'alternative aussi à ce niveau ?

Comment construire ou endosser cette autre anthropologie qui serait basée sur une forme de limite ? Comment aborder collectivement les questions de vers où diriger notre désir ? Comment aborder la limite comme un pas vers l'épanouissement et non uniquement comme une contrainte ?
Regarder à la fois le changement social comme changement institutionnel, comme changement des pratiques mais aussi comme changement intérieur et culturel nous demande de repenser l'engagement. Christian Arnsperger, le professeur avec lequel je travaillais proposait de développer un « militantisme existentiel » (Arnsperger, 2009) qui se penserait entre actions et retrait (De Bouver, 2016). Cela pose bien sur la question de l'articulation entre ces deux conceptions de l'engagement social, avec cette idée que je pense qui est assez radicale pour nos mondes engagés, qu'on pourrait donner une place, qu'on pourrait militer par la « non-action ». Dans la même direction, on peut alors explorer l'idée avec des penseurs comme Dominique Bourg que notre difficulté à respecter les limites de la planète est lié à notre difficulté intrinsèquement humaine à respecter les limites, à accepter que nous sommes des êtres humains finis dans un monde fini(Bourg & Roch, 2010).

Pour terminer, deux choses : Le défi actuel est immense puisque l'analyse complexe de la situation et des différentes manières dont le capitalisme influe sur nos vies nous montre la spirale dans laquelle nous pouvons être pris : plus on est voit la crise écologique comme intégrale, plus on a envie d'agir à tous les niveaux (Luyckx, 2016) et de repartir dans cette spirale sans fin qui nous pousse uniquement vers le « plus » et pas vers le retrait donc je pense que là il y a quelque chose d'intéressant à travailler par ces mouvements.
Un autre chantier à ouvrir : la sociologie a beaucoup travaillé sur le militantisme et sur ce qui distingue un·e militant·e réformiste, un·e militant·e radical·e, un·e militant·e révolutionnaire, les différents degrés, les différentes façons de s'engager… Mais dans le monde du développement personnel, spirituel, de la transition intérieure, on a l'impression d'avoir très peu d'outils pour discriminer. Les acteur·rices vont nous dire que ce qu'il s'agit de faire aujourd'hui c'est de se changer soi. Mais le capitalisme nous dit ça aussi, il s'agit toujours de devenir plus employables. Qu'est-ce que ça veut dire se changer soi ? C'est quoi un changement de soi qui est réformiste, révolutionnaire ? Aujourd'hui, il y a plein d'expérimentations dans le monde de la transition écologique mais qu'il y a aussi plein de nuances qui peuvent être apportées notamment parce qu'on est parfois sur un fil entre une quête d'autosuffisance et de surpuissance en développant un peu tout, en commençant à savoir tout faire soi-même, en répondant à tous les défis. L'autonomie relationnelle (Nedelsky, 1989) dont les féministes nous parlent depuis les années 1970 reste un objectif important et difficile à intégrer qui peut sans doute inspirer également les penseur·euses et acteur·rices de la transition .

Bibliographie

Arnsperger, C. (2005). Critique de l'existence capitaliste: pour une éthique existentielle de l'économie. Paris: Cerf.

Arnsperger, C. (2009). Éthique de l'existence post-capitaliste, pour un militantisme existentiel. Paris: Cerf.

Arnsperger, C. (2010). Changer d'existence économique. Revue d'éthique et de théologie morale(1), 23-50.

Arnsperger, C., & Périlleux, T. (2013). Cours de sociologie des pratiques économiques. Université Catholique de Louvain.

Bauman, Z. (1992). Mortality, immortality and other life strategies. Redwood City: Stanford University Press.

Becker, E. (1973). The denial of death. New York: The Free Press.

Boltanski, L., & Chiapello, E. (1999). Le nouvel esprit du capitalisme. Paris: Gallimard.

Bourg, D., & Roch, P. (2010). Crise écologique, crise des valeurs?: défis pour l'anthropologie et la spiritualité. Genève: Labor et Fides.

Brown, N. O. (1959). Life against death: The psychological meaning of history. New York: Vintage Books.

Cassiers, I., Arnsperger, C., Baulers, T., Charles, J., De Briey, L., De Munck, J., . . . Zaccaï, E. (2011). Redéfinir la prospérité: jalons pour un débat public. La Tour d'Aigues: l'Aube.

Champion, F. (1989). Les sociologues de la post-modernité religieuse et la nébuleuse mystique-ésotérique. Archives de sciences sociales des religions pp. 155-169.

De Bouver, E. (2016). Éléments pour une vision plurielle de l'engagement politique: le militantisme existentiel. Agora débats/jeunesses(2), 91-104.

Elgin, D. (1981). Voluntary Simplicity. Toward a Way of Life That is Outwardly Simple, Inwardly Rich. New York: Quill.

Garnoussi, N. (2007). De nouvelles propositions de sens pratiques dans le domaine de l'existentiel : étude sociologique de la «nébuleuse psycho-philo-spirituelle».

Gregg, R. (1936). The value of voluntary simplicity. Visva-Barahti Quarterly.

Grigsby, M. (2004). Buying Time and Getting By: The Voluntary Simplicity Movement. Albany: State University of New York Press.

Hopkins, R. (2008). The transition handbook: from oil dependency to local resilience. Totnes: Green books.

Ion, J., Franguiadakis, S., & Viot, P. (2005). Militer aujourd'hui. Paris: Autrement.

Latouche, S. (2006). Le Pari de la décroissance. Paris: Fayard.

Luycks, C. (2014). Liberté humaine et appartenance naturelle. Contribution d'une herméneutique critique pour penser le lien éthique et ontologique de l'humain à la nature. (Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve).

Luyckx, C. (2014). Liberté humaine et appartenance naturelle: contribution d'une herméneutique critique pour penser le lien éthique et ontologique de l'humain à la nautre. (UCL-Université Catholique de Louvain).

Luyckx, C. (2016). Groupe de Recherche Interdisciplinaire sur la Crise Écologique (GRICE, intervention de Gaël Giraud) Tiré de www.youtube.com/watch?v=3goIiVpgZN0

Macy, J., & Brown, M. Y. (2005). Coming Back to Life: Practices to Reconnect Our Lives, Our World. Gabriola Island: New Society Publishers.

Marquis, N. (2012). Sociologie de la pratique de lecture du «développement personnel» en régime d'autonomie: du texte à l'expérience. (Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles).

Nedelsky, J. (1989). Reconceiving autonomy: Sources, thoughts and possibilities. Yale Journal of Law & Feminism, 1 pp. 7-36.

Pleyers, G. (2010). L'engagement des jeunes alter-activistes: entre expérience d'un autre monde et construction de soi. Dans M. Jacquemain & P. Delwit (Édit.), Engagements d'actualité, Actualité de l'engagement. Louvain-la-Neuve: Academia Bruylant.

Taylor, C. (2008). Le Malaise de la modernité. Paris: Cerf.

Weber, M. (1964 [1905]). L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme. Paris: Plon.

Réseau d'Aide aux Toxicomanes asbl
Rue Jourdan 151, 1060 Bruxelles
Numéro d'entreprise : 0444.964.338
R.P.M. 1000 Bruxelles
N° compte : BE24 5230 8106 8938
www.rat-asbl.be
rat.asbl@gmail.com

Editeur responsable : Réseau d'Aide aux Toxicomanes asbl - 2019